

Ciné-Bulles

L'amour des petites gens / *Marius et Jeannette*

Jean Beaulieu

Volume 16, numéro 3, automne 1997

URI : id.erudit.org/iderudit/33828ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, J. (1997). L'amour des petites gens / *Marius et Jeannette*. *Ciné-Bulles*, 16(3), 8-9.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'amour des petites gens

par Jean Beaulieu

Maintes fois comparé à Pagnol, sans doute à cause de «l'acceng» du Midi et de ses origines marseillaises, Robert Guédiguian, l'un des derniers cinéastes de gauche de la planète, me semble davantage plus près de Renoir, notamment celui de **Toni**, que de l'auteur de la trilogie **Marius-Fanny-César**. Cinéaste régional (par opposition à parisien), cinéaste de quartier, d'un quartier (l'Estaque, faubourg populaire dans la partie nord de Marseille) auquel il est identifié au même titre que l'est, par exemple, Michel Tremblay au plateau Mont-Royal, Guédiguian peut prétendre s'adresser au monde entier en décrivant, du premier au septième long métrage de sa filmographie, la vie des gens ordinaires de son quartier d'origine, leurs drames, leurs petits et grands bonheurs, avec tout l'amour qu'un auteur peut porter à ses personnages.

Débutant par une chansonnette pendant que l'on contemple les eaux du port de Marseille, **Marius et Jeannette** constitue en quelque sorte le pendant ensoleillé du film précédent du cinéaste, **À la vie, à la mort**, œuvre plus nocturne et sombre, pourtant porteuse d'espoir, mais empreinte d'une certaine fatalité.

Marius et Jeannette raconte l'histoire d'un *boy meets girl* quadragénaire dont les deux pôles, portant encore les stigmates d'un passé douloureux, vivent un peu en somnambules dans un présent en forme de cul-de-sac amoureux: Marius (Gérard Meylan, merveilleux de force et de fragilité confondues) travaille comme gardien de sécurité dans une vieille cimenterie désaffectée tandis que Jeannette (Ariane Ascaride, «anna-magnanime»), mère de famille élevant seule ses deux enfants, bosse à la petite semaine dans un supermarché comme caissière. Frondeuse et possédant un franc-parler qui dérange visiblement son supérieur immédiat, ce dernier la vire lorsqu'elle fait du scandale dans l'établissement tout en tentant de dénoncer certaines injustices au travail. Or, la rencontre entre elle et Marius avait déjà eu lieu, au moment où elle avait franchi la clôture du chantier de la cimenterie en vue de rapporter deux grands bidons de peinture. Se heurtant à la résistance de Marius, elle retourne bre-

douille chez elle pour s'apercevoir plus tard que les bidons se retrouvent devant son entrée, apportés par Marius, qui lui propose de l'aider à repeindre sa maison. Commence alors un jeu du chat et de la souris entre les deux, pendant que les braises de l'amour engourdi reprennent graduellement de leur vigueur pour ranimer la flamme assoupie depuis plusieurs années chez l'une comme chez l'autre. Ils se dévoileront leurs secrets respectifs au compte-gouttes.

Gravitent autour des deux protagonistes deux autres paires: un couple usé, celui de Dédé (pathétique Jean-Pierre Darroussin) et Monique (sensible Frédérique Bonnal), arrimés l'un à l'autre par les liens de l'habitude et de la routine, et séparés par les idéologies, mais conservant malgré tout cette fragile bouée de tendresse qui les sauve du naufrage; l'autre, formée de deux voisins, qui visiblement se cherchent sans se chercher, Caroline (Pascale Roberts, toujours excellente), qui a connu les camps pendant la guerre (parce qu'elle était communiste), et Justin (Jacques Boudet, attendrissant en vieil instituteur souffrant secrètement de ne pouvoir mettre en pratique l'ardeur des sentiments qu'il éprouve pour sa voisine.

Puis, il y a les deux enfants de Jeannette. On apprend que l'aînée, Magali, est née d'une première liaison brumeuse, marquée par la fuite du père, abandonnant ainsi la jeune mère qui ne se souvient plus vraiment aujourd'hui de lui comme amant. Malek, toutefois, petit garçon né d'un père musulman, est un enfant de l'amour, le seul amour véritable de Jeannette. Malheureusement, cet amour fut cruellement rompu à la suite d'un accident mortel dont a été victime le père de Malek, lorsque ce dernier était encore bébé. Bien qu'on sente que Jeannette aime ses deux enfants plus que tout, son souvenir asymétrique des deux pères semble la faire pencher légèrement en faveur du jeune garçon, tandis qu'elle entretient une relation un peu plus rigide avec sa fille.

L'intégration de Marius dans la vie (et la famille) de Jeannette s'opère en douceur; les enfants l'acceptent très vite, et l'on sent un amour imminent s'installer dans cette nouvelle cellule. Bien que l'objectif de la caméra (et certains regards) nous entraîne sur une piste fort glissante où l'on serait tenté de croire que Marius pourrait être séduit par Magali, ou vice versa, les auteurs ne poussent pas l'équivoque trop loin, mais suffisamment pour nous laisser croire que l'absence de Marius, le soir suivant une journée familiale idyllique, puisse trouver une explication dans cette voie. Cette séparation, aussi brusque qu'inattendue, éclate vraiment comme une brisure dans le rythme du film.

Coup de cœur: Marius et Jeannette

Après une lente ascension vers les premières lueurs du bonheur, soudain le trou noir.

Partisan de la sobriété quand il s'agit de filmer des personnages représentant des gens simples, Guédiguian refuse de recourir aux flashes-back et aux prouesses techniques, préférant laisser les personnages exorciser leur cruel passé par la parole. Par exemple, Jeannette se confie à Marius tandis que ce dernier, peu bavard, ne se laisse aller aux confidences qu'au prix d'une virée très *destroy* avec ses nouveaux potes, Dédé et Justin, ce qui nous vaut d'ailleurs des scènes de virile imbécillité plutôt comiques, mais très décalées par rapport au ton d'ensemble du film. Ainsi, les aspects les plus dramatiques du récit sont racontés plutôt que montrés.

Les dialogues, d'ailleurs, semblent plus écrits que dans ses films précédents. Ce qui nous permet de savourer quelques belles reparties, dont celle de Jeannette à sa fille («Il ne faut pas avoir honte d'être belle, mais il faut savoir pour qui on l'est») ou cette autre de Justin à propos de Dédé («Il n'a plus assez de musique dans le cœur pour faire danser la vie en lui»). Toutefois, le film semble parfois un peu à la remorque de ses dialogues, qui servent souvent à assener des messages directs au spectateur comme des coups de canon, au détriment d'une façon plus subtile de «démontrer» son propos en faits, regards et gestes, ou alors par un échange entre deux ou plusieurs personnes qui, comme des maçons posant tour à tour leurs briques, construisent phrase par phrase l'exposé global d'un problème ou d'une situation (Pagnol était passé maître dans cet art très délicat), ce qui se révèle nettement plus difficile. Pourtant, Guédiguian et son scénariste, Jean-Louis Milesi, avaient atteint cette rare maestria dans *À la vie, à la mort*, tandis que dans *Marius et Jeannette* les répliques sonnent presque comme des slogans, parfois drôles (la tirade de Justin sur les intégristes), ou plus didactiques (le discours communiste de Caroline sur Castro et Cuba ainsi que sur le geste politico-économique que l'on pose en choisissant telle sorte de bière). Notons tout de même quelques moments de grâce à ce niveau, notamment dans les séquences réunissant Jeannette et M. Ebouard (Pierre Banderet), le superviseur qui l'avait congédiée.

Cinéaste-militant aux antipodes du cinéma bourgeois, cinéaste des ouvriers, des chômeurs, des démunis et des honnêtes gens qui tentent de se tailler une place au soleil, Guédiguian réussit à dépeindre une réalité sociale par l'humour et par une observation tendrement altruiste des mœurs d'une poignée d'habitants d'une ruelle d'un quartier populaire. Son regard s'attarde



Ariane Ascaride et Gérard Meylan dans *Marius et Jeannette* de Robert Guédiguian

particulièrement sur ses personnages féminins, tous plus à gauche que leurs comparses masculins, y compris chez les enfants (Magali veut aller à Paris pour devenir journaliste, tandis que Malek, plaisamment, affirme vouloir être avocat quand il sera grand parce qu'il aime parler). En effet, ce sont les femmes les personnages les plus forts, les plus courageux, qui mènent le jeu, qui font l'amour et la guerre et qui, en fin de compte, sortent vainqueurs des diverses épreuves.

Comme le mentionnait avec justesse le réalisateur en entrevue dans nos pages (vol. 13 n° 3): «L'humanité ne va pas très bien en ce moment.» Fidèle à ses principes ainsi qu'à l'amitié (Gérard Meylan est un ami d'enfance de l'Estaque) qui l'unit avec sa famille de comédiens et de techniciens qui le suit de film en film, comédiens qu'on ne voit que rarement dans les films des autres (à part peut-être Jean-Pierre Darroussin, originaire de la banlieue parisienne), Guédiguian s'impose de plus en plus comme un réalisateur indispensable, à une époque où les films vont et viennent en coup de vent et où les histoires préfabriquées qu'on nous raconte n'ont que fort peu de prise sur la réalité de la majorité des spectateurs, qui ne demandent pas mieux que d'être émus, et de parfois se reconnaître à l'écran. Et Guédiguian livre la marchandise avec cet hymne à la vie, à la famille, à la solidarité, à l'amitié et à l'amour, qui n'arrive jamais trop tard, réussissant l'exploit (de plus en plus rare) de divertir sans abrutir. Il nous reste à souhaiter que le succès public et d'estime remporté par *Marius et Jeannette* depuis le dernier festival de Cannes permette à Guédiguian d'obtenir enfin tout le crédit qui lui revient et qu'il cesse de passer pour le «secret le mieux gardé» du cinéma français. ■

Marius et Jeannette

35 mm / coul. / 101 min /
1997 / fict. / France

Réal.: Robert Guédiguian
Scén.: Jean-Louis Milesi et
Robert Guédiguian
Image: Bernard Cavalié
Mont.: Bernard Sasia
Prod.: Agat Films & Cie
Int.: Ariane Ascaride, Gérard
Meylan, Pascale Roberts,
Jacques Boudet, Frédéric
Bonnal, Jean-Pierre
Darroussin